

SOUNETS LAGNATS

A la memoria de moun am'c A. Gautier

I

S'acabava Juliet quand lou grèu barroullaire
Sus las espigas d'or toumbava de soun pes,
Quand lou bauch cavalin, crin au vent, nas en l'aire,
Trissava lou palhun, aubourant nivou 'spes.

Au tantost se vesière, rebaussat, lou moundaire,
Manejà soun cruvèl d'un biais res empres,
E sus lou grand bourras, valhent acimelaire,
Voujà 'n blad manefic, sans jol, niela, ni gres.

Rafis e journaliès à l'eminou passavoun
Lou gran caucat dau jour, à l'aise l'ensacavoun ;
Pioi, lou sourel couchat, l'embarravou 'n cantant ;

SONNETS MÉLANCOLIQUES

A la mémoire de mon ami A. Gautier

I

Juillet touchait à sa fin, lorsque le pesant rouleau — sur les épis dorés tombait lourdement, — lorsque la folle bande de chevaux, crins au vent, nez en l'air, — hachait la paille, soulevant un épais nuage.

Dans l'après-midi, on voyait, (les manches) retroussées, le vanneur — manier son crible avec adresse, — et sur la grande toile tendue verser, entasseur vaillant, — un blé magnifique, sans ivraie, nielle, ni menue pierraille.

Valets de ferme et journaliers au boisseau passaient — le blé dépiqué dans la journée, ils le mettaient en sacs à l'aise;—puis, le soleil couché, ils l'enfermaient en chantant ;

E s'ausissiè, lou vespre, au mas, davans la porta,
Lous viels aginoulhats, d'una vouès douça e forta,
Dire à Dieu gramecis per lous benfachs de l'an.

II

Setembre s'ouvrissiè quand lou mau qu'estransina
Sus lou jouve aliechat faguèt soun darriè 'sfort ;
Quand dins l'oustau doulent, terribla pelegrina,
Intrèt, sa dalha 'n man, la despietousa Mort.

Au tantost se vejèt, caminant, testa clina,
Lous parents, lous amics, segui, ples de maucor,
Un càrri negresit à la gleisa vesina,
Entre eles se diguent : « Ai, qu'es triste, aquel sort ! »

Clercs, capelans e dóu au clauset lou meneroun ;
Dedins un cros founzut, pecaire, l'entarreroun ;
Pioi, lou cor matrassat, degueroun s'entournà . . .

E s'ausiguèt, lou vespre, au maset, de tout caire,
Dous manits ourfanèls que sounavoun soun paire,
Emb una véusa en plours que fasié que souscà.

Et l'on entendait, le soir, au mas, devant la porte, — les vieillards agenouillés, de leur voix forte et douce, — dire merci à Dieu pour les bienfaits de l'année.

II'

Septembre commençait, lorsque le mal qui torture — sur le jeune homme alité fit son dernier effort, — lorsque dans la maison dolente, terrible pèlerine, — entra, sa faux en main, la Mort impitoyable.

Dans l'après-midi, on vit, cheminant, tête baissée, — les parents, les amis, suivre pleins de tristesse — un char tendu de noir à l'église voisine, — se disant : « Qu'un pareil sort est à plaindre ! »

Clercs, prêtres et deuil l'accompagnèrent au clos (des morts) ; — dans une fosse profonde il l'ensevelirent ; — puis, le cœur brisé, ils durent s'en revenir

Et l'on entendit, le soir, au mas, de tous côtés, — deux petits orphelins appelant leur père, — et une veuve en pleurs qui ne cessait de gémir.

LOU DESTIN

A moun ami E. Ricome, que venié de perdre soun paire

Lou bonur, paure ami, trèvo pas nòsto terro :
Tant lèu que nous cresèn dins uno ouro prouspèro,
Lou Destin envejous nous mando quauque flèu.

Eres urous, i'a'n mes, au mié de ta famiho ;
Davans tu, l'Aveni, coumoul de pouéslo,
E veici que la Mort vèn faire ombro au tablèu !

Avèn bèu pregemi, sa dicho es sèns countèsto;
Contro un de sis arrèst, un ome lucho pas:
Pèr tant que fugue dur, quand sono un de si clas,
Sout lou cop malastra nous fau beissa la tèsto.

Dins toun grand dòu, pamens, counsèrves un soulas,
Ès de dire: « Sa vido a passa franco, ounèsto ;
» A nautri, sis enfant, bèl eisèmples nou 'n rèsto,
» E pièi li que Diéu prènd soun bèn mies qu'eicabas. »

LE DESTIN

A mon ami E. Ricome, qui vènaît de perdre son père

Le bonheur, pauvre ami, n'habite pas notre terre; — aussitôt que nous croyons prospère l'heure présente, — le Destin envieux nous envoie quelque fléau.

Tu étais heureux, il y a un mois, au milieu de ta famille; — devant toi, l'Avenir, rempli de poésie, — et voici que la Mort vient assombrir le tableau riant!

Nous gémissons vainement, ses décisions sont incontestables; — un homme ne lutte pas contre un de ses arrêts: — quelque douleur que nous éprouvions, lorsque sonne un de ses glas, — sous le coup de malheur il faut baisser la tête.

Dans ton grand deuil, cependant, tu as une consolation, — c'est de dire: « Sa vie a passé franche, honnête; — à nous, ses enfants, il » nous en reste un bel exemple, — et ensuite ceux que Dieu prend » sont bien mieux qu'ici-bas. »

NIUE DE TOUSSANT

Deman lou jour di Mort, funèbre anniversàri ;
 La luno sourno e palo, amount au fermamen
 Rènd la niue mai paurugo:— es-ti que tèn d'à ment
 Li mourtau caminant l'amo pleno d'esglàri ?

Un velo souloumbrous davalò douçamen
 Sout la formo de nèblo; acato d'un susàri
 Lis oustau, li campas, e raprocho li ràri :
 La visto lèu se pèrd à dous pas soulamèn.

Boufo uno auro jalado, e dis aubre li fueio
 Farandoulon mesclado i gros degout de plueio ;
 Dins li veno vous passo un long frissoun d'ourrou ;

Lou miaula di machoto arribo à vòsto auriho ;
 Sus li bord dóu camin, proumte, un fouletoun briho :
 Es uno niue d'esfrai, d'angouisso emai d'errour.

NUIT DE TOUSSANT

Demain, le jour des Morts, funèbre anniversaire ; — la lune triste
 et pâle, au firmament, là-haut, — rend la nuit plus effrayante : — est-
 ce qu'elle guette les mortels cheminant l'âme remplie de craintes ?

Un voile sombre descend lentement — sous la forme de brume ; il
 couvre d'un suaire — les maisons, les champs, et resserre l'horizon :
 — bientôt on ne voit plus distinctement à deux pas devant soi.

Une froide brise souffle, et des arbres les feuilles — farandolent
 mêlées aux grosses gouttes de pluie ; — il passe dans les veines un
 long et horrible frisson ;

Le miaulement des chouettes arrive à l'oreille ; — sur les bords du
 chemin, rapide, un feu follet brille : — c'est une nuit d'effroi, d'an-
 goisse et d'erreur.

A MADAMISELLO MIOUN
gênto sauro de Bêu-caire

Diéu culis quand ie plais, e sameno quand vòu :
Me donè Peirounet quand rampelè ta maire ;
Ti lagremo, mi cant, ensèn prenguèron vòu,
Amor que tóuti dous avèn lou cor amaire.

Tres an plus tard, l'oustau regounflavo de dòu :
S'amoussavo Peiret dins li bras de soun paire ;
Un amour à toun cèu brihavo flame nòu,
Sourrisié toun printèms au sublime assoulaire.

Quand plourères, chatouno, ignourave toun sort ;
T'auriéu pourta, senoun, l'enfant qu'es aro mort,
Aurian pensa ti plago emé nòsti caresso.

Vuei cantes, e ta vouès amaiso ma douleur ;
Me dis : « Après l'espigno, ami, vendra la flour ;
Leisso faire de Diéu la voulounta mestresso. »

A MADEMOISELLE MION
gente blonde de Beaucaire

Dieu cueille quand il lui plaît, et quand il veutil sème : — il me donna le petit Pierre quand il rappela ta mère à lui ; — tes larmes, mes chants, prirent leur vol ensemble, — car nous avons le cœur aimant tous les deux.

Trois ans plus tard, la maison se remplissait de deuil : — Pierre s'éteignait dans les bras de son père ; — un premier amour brillait dans ton ciel, — ton printemps souriait au sublime consolateur.

Quand tu pleuras, jeune fille, j'ignorais ton sort ; — je t'aurais apporté, sinon, l'enfant mort maintenant, — nous aurions pansé tes plaies avec nos caresses.

Tu chantes aujourd'hui, ta voix calme ma douleur ; — elle me dit : « Après l'épine, ami, la fleur reviendra ; — laisse faire de Dieu la volonté souveraine. »

VERITA

A 'N Antounin Glaize

Tout passo, lou Mau soul eternamen demoro;
 Rèn n'es segur eici, franc l'obro de la Mort;
 On counfound bèn souvènt remembranço e remord:
 Mai l'ome es faus dedins, mai es dubèrt deforo.

A la frucho d'amour sèmpre Jouvènço mord,
 Lou Vieiounge vai béure à-n-uno font plus orro;
 A chasque pas tuertan l'Envejo que maucoro,
 Soun verinous fissoun aclapo li mai fort.

Negacioun fai bèu-bèu, Credulita nous sono,
 Inchaiènço l'emporto, e vivèn en doutant;
 Foulige, coume un rèi, sus nòste mounde trono.

Un uiau de bon sèn luis pas qu'un istant,
 Tourna-mai lou bandèu sus nòstis iue retoumbo:
 Ansin, jouni, vieias, arriban à la toumbo.

P. CHASSARY.

VÉRITÉS

A Antonin Glaize

Tout passe, le Mal seul demeure éternellement; — rien n'est sûr ici-bas, si ce n'est l'œuvre de la Mort; — on confond souvent remords et souvenir: — plus l'homme est fourbe à l'intérieur, plus il est ouvert extérieurement.

Aux fruits d'amour toujours mord la Jeunesse, — la Vieillesse va boire à des sources moins pures; — à chaque pas nous heurtons l'Envie attristante, — dont le venimeux aiguillon terrasse les plus forts.

Négation nous sourit, Créduité nous appelle, — Scepticisme l'emporte et nous vivons dans le doute; — Folie, comme un roi, trône sur notre monde.

Un éclair de bon sens ne luit qu'un instant, — le bandeau retombe de nouveau sur nos yeux: — ainsi, jeunes, vieillards, nous arrivons au tombeau.

P. CHASSARY.